

## Introduction

Une étude universitaire ou un livre naissent souvent à la croisée de plusieurs chemins. Les raisons pour lesquelles j'ai choisi, à l'automne 1992, de consacrer mon mémoire de DEA aux normaliens des années de guerre n'échappent pas à cette règle.

Chemin personnel d'abord : j'appartiens à une génération dont les grands-parents ont eu vingt ans en 1940. Comme beaucoup de mes contemporains, j'ai grandi dans le souvenir de la Seconde Guerre mondiale et dans le récit de ses événements, glorieux ou funestes : combats de la France libre, résistance intérieure, trahison du régime de Vichy, persécutions antisémites.

Hasard des rencontres, aussi : khâgneux, j'avais créé avec quelques camarades du lycée Henri-IV une modeste revue politico-littéraire à laquelle nous avons donné le titre de l'un de nos sujets de dissertation de philosophie : *Le Même et l'Autre* ; nous avons eu la chance d'obtenir un entretien avec Jean-Pierre Richard, l'un des critiques littéraires que nous admirions le plus pour sa capacité à s'extraire de tout formalisme au profit d'une approche sensible des œuvres. J'avais noté qu'il avait été reçu rue d'Ulm au concours de 1941. En marge de notre entretien, je lui demandai ce qu'avait été la réalité normalienne durant l'Occupation. La première expression qui lui vint à l'esprit fut la suivante : « un îlot de tranquillité ». Puis il changea de sujet. Je dois dire que j'en avais été à la fois intrigué et quelque peu déçu. Alors que la France s'effondrait, l'École aurait poursuivi une vie ordinaire, comme repliée sur le cloître de la rue d'Ulm ? Cela ne correspondait pas à l'image que j'avais de cette institution et de ses élèves : certes, une abbaye du savoir, certes des érudits et des professeurs, mais aussi la matrice de nombreux engagements et le vivier d'un humanisme actif. Engagements qui avaient donné la matière d'une thèse à Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens de l'entre-deux-guerres*, publiée en 1988 et dont nos professeurs d'histoire en khâgne, en particulier Hélène Rioux, nous avaient fait découvrir toute la richesse. C'est là la troisième raison qui m'a poussé vers cette étude : puisque les normaliens des années 20 étaient un objet d'histoire, ceux des années 40 – qui, de Louis Althusser à Jean-François Revel, en passant par René Rémond et Jean Delumeau pour les lettres ou encore Marcel Boiteux et

René Thom pour les sciences, avaient acquis une forte notoriété – pouvaient le devenir. J'en ai proposé le principe à Jean-François Sirinelli, qui l'a accueilli avec d'autant plus de sympathie que son propre père, le recteur Sirinelli, était un camarade de promotion de Jean-Pierre Richard...

Deux autres éléments de contexte méritent enfin d'être rappelés. Le premier a trait à l'institution normalienne : en 1992, la rue d'Ulm était dans les préparatifs de son bicentenaire, dont les festivités devaient avoir lieu deux ans plus tard. Ces anniversaires sont toujours propices au travail de l'historien. Plusieurs ouvrages étaient en préparation, dont une énième édition du fameux *Rue d'Ulm* d'Alain Peyrefitte et un livre de recherche pluridisciplinaire aux Presses universitaires de France<sup>1</sup>. Le physicien Étienne Guyon, alors directeur, a d'emblée soutenu mon projet. Lui-même était sensible au souvenir de Georges Bruhat, directeur adjoint de l'École pendant l'Occupation et mort en déportation après avoir été arrêté par la Gestapo dans son bureau le 5 août 1944. Une vie brisée et un sacrifice oublié, alors que la photographie de Jérôme Carcopino, un temps ministre à Vichy, était toujours en place dans la galerie de portraits des anciens directeurs de l'École, ce qui avait le don d'agacer Étienne Guyon lorsqu'il passait devant pour rejoindre ses propres appartements. L'autre élément de contexte a trait à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale : la décennie 1980 et le début de la décennie 1990 avaient été marqués par un retour des années noires au cœur du débat intellectuel, de l'actualité judiciaire et de la production historique de notre pays. Pour le dire à très grand trait, ce furent les années du procès Barbie, de *Shoah* de Claude Lanzmann et du *Syndrome de Vichy* de Henry Rousso. Pour un jeune historien, la tentation était grande d'apporter sa contribution, aussi limitée fût-elle, à cet édifice déjà bien avancé. Les sujets ne manquaient pas, mais la rue d'Ulm en était un, qui avait le mérite de ne pas avoir été traité et d'être à portée de main. C'est ainsi que j'ai passé mon année universitaire 1992-1993 entre le « Caran » de la rue des Archives, la bibliothèque de la rue d'Ulm et les bureaux ou domiciles de mes nombreux témoins, en quête d'un puzzle à reconstituer et d'une histoire à écrire.

J'arrête ici ce bref rappel ego-historique pour en venir à la présentation du contexte historiographique dans lequel s'inscrit ce livre.

L'institution normalienne a suscité de nombreux travaux de recherche, qui ont privilégié une approche de type tantôt sociologique<sup>2</sup>, tantôt historique<sup>3</sup>.

---

1. J.-F. Sirinelli (dir.), *L'École normale supérieure, le livre du bicentenaire*.

Pour les références bibliographiques complètes des livres et articles cités dans les notes du présent ouvrage, voir *infra*, Bibliographie, p. 329.

2. Sur ce point, voir les ouvrages de P. Bourdieu parus aux Éditions de Minuit, comme *La Reproduction* et *La Noblesse d'État*.

3. Comme la thèse précédemment citée de J.-F. Sirinelli, *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens de l'entre-deux-guerres*.

Parmi les publications sur la Seconde Guerre mondiale, un ensemble consacré à la jeunesse, l'enseignement et la vie culturelle s'affirme de plus en plus nettement<sup>1</sup>. En outre, de nombreux anciens élèves des années de guerre ont fait paraître leurs mémoires ces dernières années<sup>2</sup>, complétant les témoignages oraux que j'avais pu recueillir dans le cadre de mon DEA. Constituée par des jeunes gens âgés d'une vingtaine d'années qui poursuivent leur formation et qui sont appelés à compter parmi les animateurs du débat intellectuel et de la recherche universitaire de leur pays, l'École normale supérieure de la rue d'Ulm<sup>3</sup> a toute sa place au sein de ce champ d'investigations. Mais si le comportement de certains de ses anciens élèves durant l'Occupation a déjà été mis en lumière, suscitant pour les plus illustres d'entre eux des polémiques encore vives – que l'on songe seulement au cas Brasillach, ancien élève de la promotion 1928 exécuté à la Libération –, le fonctionnement de l'École, le sort et les choix de ses élèves en cours de scolarité entre 1939 et 1945 demeurent largement méconnus. C'est cette zone d'ombre que ce livre entend dissiper.

Pour cela, j'ai essayé de mener une histoire « totale » de l'institution : matérielle, intellectuelle et politique, tant du côté des élèves que de l'administration et du personnel enseignant. S'agissant des élèves, ma population de référence est constituée par les normaliens en cours de scolarité pendant tout ou partie de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire les élèves des promotions

---

1. Avec notamment W.-D. Halls, *Les Jeunes et la politique de Vichy*; C. Singer, *Vichy, l'université et les juifs*; B. Comte, *Une utopie combattante. L'École des cadres d'Uriage*; J.-P. Rioux (dir.), *La Vie culturelle sous Vichy*; M.-O. Baruch et V. Guigueno, *Le Choix des X. L'École polytechnique et les polytechniciens, 1939-1945*; A. Gueslin, *Les Facs sous Vichy. Étudiants, universitaires et universités de France pendant la Seconde Guerre mondiale*; J.-M. Barreau, *Vichy contre l'école de la République*.

2. On se reportera en particulier aux mémoires d'André Mandouze, René Pomeau, Stéphane Hessel et Jean-François Revel, ainsi qu'à l'édition du bicentenaire de l'ouvrage d'Alain Peyrefitte, *Rue d'Ulm. Chroniques de la vie normalienne*.

3. Il faut rappeler qu'à cette époque, les autres Écoles normales supérieures n'ont pas le même rayonnement. L'ENS de Saint-Cloud ne prépare pas encore à l'agrégation et sa mission est de former les maîtres de l'enseignement primaire. Quant à l'ENS de Sèvres, elle ne devient la symétrique de la rue d'Ulm que sous le ministère Jean Zay du Front populaire : érigée en École normale supérieure de jeunes filles par le décret du 23 décembre 1936, elle est alors rattachée à la direction de l'Enseignement supérieur. Mais ni son prestige ni les carrières de ses anciennes élèves n'égalent encore ceux de la rue d'Ulm. Le « rehaussement » de l'École de Sèvres a toutefois une conséquence sur celle de la rue d'Ulm : le programme des concours d'entrée des deux écoles étant désormais identiques, les jeunes filles ne sont plus autorisées à se présenter rue d'Ulm à partir des concours lettres et sciences de 1940, possibilité qui leur avait été ouverte en 1908.

1937 à 1943<sup>1</sup>, soit un ensemble de 359 personnes. Un échantillon aussi restreint a l'avantage de permettre une étude quasi exhaustive. On peut à la fois en dresser un portrait de groupe, qui relève parfois de l'ethnologie tant la tribu normalienne obéit à ses propres rituels, et en retracer les trajectoires individuelles. Il permet aussi, dans la compréhension des phénomènes et pour l'explication des comportements, de ne pas solliciter abusivement la « clé normalienne » : pour ces élèves, il est certain que l'appartenance à l'École normale supérieure a été un élément constitutif de leur expérience de la Seconde Guerre mondiale, ce qui n'est pas le cas de leurs aînés, déjà éloignés de la rue d'Ulm quand la guerre a éclaté. La prise en compte de l'administration et des enseignants – qui regroupe une quarantaine de personnes en 1941 – s'explique par la succession de trois personnalités marquantes en moins de six années à la direction de l'École, dont, pour la période centrale de l'Occupation, l'historien Jérôme Carcopino<sup>2</sup>, un temps recteur de l'académie de Paris (de novembre 1940 à février 1941), puis secrétaire d'État à Vichy (de février 1941 à avril 1942). En outre, les enseignants de la rue d'Ulm sont pour la plupart de jeunes agrégés des promotions des années 30, qui présentent une forte proximité, intellectuelle et générationnelle, avec les élèves. Parmi les professeurs confirmés se croisent là des figures aussi marquantes que le physicien Yves Rocard, le mathématicien Henri Cartan et le philosophe Jean Cavaillès. Dans le même esprit, j'ai considéré que l'analyse des comportements politiques des normaliens, parfois difficiles à identifier en raison des circonstances, ne devait pas éclipser celle de leur scolarité et de leurs conditions de vie à l'intérieur de l'établissement et à l'extérieur pour ceux qui en étaient éloignés.

La Seconde Guerre mondiale étant faite d'une succession d'événements hétérogènes – quoi de commun entre la mobilisation générale de septembre 1939, l'état d'armistice des années suivantes, les lois d'exception du gouvernement de Vichy ou encore l'enrôlement forcé de la main-d'œuvre française pour l'Allemagne au titre du service du travail obligatoire? –, j'ai tenté de prendre la mesure de la répercussion de ces différents événements au sein de la communauté normalienne et de reconstituer le spectre des réponses qu'administration et élèves leur ont apportées. En essayant de faire la part entre les objectifs poursuivis par l'institution – comme, par exemple, la continuité

---

1. Quand la guerre éclate en septembre 1939, presque tous les élèves de la promotion 1936 ont déjà achevé leur scolarité; ceux de la promotion 1944 n'ayant effectué leur entrée à l'École qu'au mois de janvier 1945, leur histoire appartient bien à l'après-guerre. Je ferai néanmoins référence à certains élèves de la promotion 1936 qui n'ont achevé leur scolarité qu'après la drôle de guerre et qui ont permis l'entrée en résistance de certains de leurs camarades des promotions suivantes. En outre, les promotions 1937 à 1939 comptent 9 jeunes filles, les dernières que la rue d'Ulm a accueillies avant sa fusion avec Sèvres en 1988 : je reviendrai sur le sort que leur a réservé Jérôme Carcopino.

2. Sur Carcopino, cf. S. Corcy-Debray, *Jérôme Carcopino. Un historien à Vichy*.

des études –, les contraintes imposées par un contexte historique à nul autre pareil et, finalement, les choix des élèves.

L'étude détaillée des itinéraires individuels m'a permis de mieux apprécier l'importance du facteur « normalien » dans le destin des élèves. Le seul fait d'être normalien n'a pas garanti à tous, loin s'en faut, un sort identique. Pas plus que cette qualité n'a uniformisé les choix des uns et des autres. Des déterminations objectives – les origines religieuses, géographiques, les classes d'âge – ou plus subjectives – les traditions et les attitudes politiques – doivent également être prises en considération. Pour autant, partager le même internat, bénéficier de rations alimentaires identiques, avoir un horizon intellectuel et des perspectives universitaires communs durant les années sombres, a pu compter dans les arbitrages de chacun. Cette histoire institutionnelle ne néglige donc pas la multiplicité des expériences vécues, ni les logiques de génération, puisque tous avaient peu ou prou vingt ans lors de la débâcle de l'été 1940. D'ailleurs, parmi les élèves des promotions 1937 à 1943, une césure apparaît entre les élèves des promotions d'avant-guerre qui ont été mobilisés durant la drôle de guerre et qui sont revenus à l'École en 1940 pour y achever leur scolarité, et leurs cadets, reçus rue d'Ulm après l'armistice sans avoir connu la débâcle sous les drapeaux, mais qui, à la différence des précédents, ont été visés par le service du travail obligatoire (STO). Ils appartiennent en quelque sorte à deux microgénération différentes.

Plusieurs sources m'ont permis de reconstituer la réalité normalienne durant les années 1939-1945.

J'ai d'abord utilisé les cartons correspondant aux années de guerre déposés aux Archives nationales par l'École normale supérieure : ils contiennent des informations très précises sur le fonctionnement de l'École, le déroulement de la scolarité des élèves, la situation des normaliens juifs, la mise en place du STO et même la participation de certains élèves à la Résistance. Complétées par les archives du rectorat de Paris, celles du ministère de l'Éducation nationale et celles de l'instruction du procès de Jérôme Carcopino devant la Haute Cour de justice, ces archives institutionnelles constituent une source très riche<sup>1</sup>.

En outre, l'apport du témoignage, écrit et oral, des anciens élèves s'est avéré essentiel, notamment pour mieux appréhender leur formation intellectuelle et politique, leur éventuel engagement, et l'atmosphère générale de l'établissement qu'ils ont fréquenté. Les précautions méthodologiques qui doivent guider l'utilisation de l'archive « provoquée » sont connues<sup>2</sup>. Il s'agit toujours d'une

---

1. Pour une liste détaillée des archives utilisées (fonds déposé aux Archives nationales et fonds conservé à l'ENS), on pourra se reporter à mon mémoire de DEA, *Les Études et la guerre. Les normaliens et leur École face à la Seconde Guerre mondiale (1938-1946)*, 1993, déposé à la bibliothèque de l'ENS.

2. À ce sujet, cf. le numéro des *Cahiers de l'IHTP. Questions à l'histoire orale, articles et débats*, présenté par J.-P. Rioux.

reconstruction rétrospective, avec les aléas de la mémoire qu'elle suppose, les imprécisions, les déformations et les oublis plus ou moins volontaires. On sait aussi que la mémoire individuelle est influencée par la mémoire collective, et que cette dernière n'a cessé de produire des discours différents à propos des quatre années de l'Occupation<sup>1</sup>. Néanmoins, dans le cas de l'École normale supérieure, plusieurs arguments peuvent être avancés en faveur d'une utilisation raisonnée et critique de ces témoignages. D'une part la présence d'un important fonds d'archives m'a permis de confronter les récits individuels aux informations fournies par les documents de l'époque. D'autre part, j'ai pu comparer ces témoignages les uns aux autres, afin d'établir les recoupements nécessaires. De surcroît, les normaliens se répartissant par promotion et leurs coordonnées figurant dans un annuaire des anciens élèves, il n'était pas difficile de les contacter, et de recueillir un nombre significatif de témoignages<sup>2</sup>. D'ailleurs, au moment où j'avais entrepris ces recherches, le contexte se prêtait tout particulièrement à une démarche d'histoire orale : le temps et la liberté de parole des témoins se trouvaient accrus par leur situation de jeunes retraités ; le bicentenaire de l'École normale et la publication d'une plaquette en hommage à Jean Baillou, secrétaire général de l'École pendant la guerre<sup>3</sup>, les

---

1. Sur ce point, cf. H. Rouso, *Le Syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*.

2. Le champ de cette étude porte sur les normaliens des promotions 1937 à 1943, soit une population de 359 élèves, dont 209 littéraires et 150 scientifiques. À la date de la rédaction de mon DEA, en 1992, 106 d'entre eux étaient déjà décédés. J'ai sollicité le témoignage de 131 anciens élèves ; 93 ont répondu : le taux de réponse très élevé pour les littéraires – 64 sur 79 – est un peu moins chez les scientifiques – 29 sur 52. Au total, j'ai donc pu recueillir le témoignage de plus d'un élève sur quatre. L'échantillon retenu n'est pas le résultat d'une sélection scientifique : le critère géographique (domiciliation en région parisienne) et les effets d'entraînement ont été plus importants. Néanmoins, j'ai veillé à rencontrer des personnes ayant connu des expériences différentes pendant la Seconde Guerre mondiale.

Je n'ai pas adressé de questionnaire aux témoins. Au regard du caractère sensible de la période, j'ai considéré que cela risquait de décourager certains. Mes lettres se voulaient une prise de contact ouverte, chaque témoin étant invité à choisir entre trois formes de réponses : un entretien, une conversation téléphonique, une lettre. De même, pour les entretiens, je n'ai pas retenu une méthode directive, préférant laisser éclore une parole spontanée. Toutefois, mes questions ont essentiellement porté sur l'itinéraire du témoin – origines sociales, formation intellectuelle et déroulement des études, sensibilité politique et engagement – avant et pendant sa scolarité rue d'Ulm, et sur les souvenirs qu'il avait conservés de ses camarades, de ses professeurs et des membres de l'administration. J'ai également sollicité le témoignage de certains élèves des promotions antérieures et postérieures à celles qui ont fait l'objet d'une étude systématique. Certains ont pu connaître l'École en tant que caïman, d'autres y étaient présents au début de l'Occupation ou juste après la Libération.

Je remercie ici très chaleureusement tous ceux qui m'ont permis de progresser dans mon enquête. Leur liste exhaustive figure dans mon mémoire de DEA.

3. *Hommage à Jean Baillou*, collection de textes et de témoignages rassemblés par J. Sirinelli.

incitaient spontanément à se remémorer leurs années de scolarité ; enfin, l'abondance des ouvrages publiés sur la France de la Seconde Guerre mondiale ne pouvait que les encourager à faire part de l'expérience qui avait été la leur. Sans même évoquer le fait que les normaliens étant généralement des professeurs, ils ont à cœur de transmettre ce que leur a appris leur parcours.

Au total, j'ai pu disposer d'un matériau assez solide pour présenter une succession chronologique des événements, plus apte à rendre compte de l'impact croissant de la guerre sur l'institution et ses élèves durant les quatre années de l'Occupation, qu'une démarche thématique.

La première année de la guerre, marquée par la mobilisation générale et la drôle de guerre, est tout à fait à singulière : elle m'a servi de prologue.

De la rentrée 1940 au début de l'année 1943, les élèves qui ont pu rejoindre l'École normale supérieure se remettent au travail sous la direction de Jérôme Carcopino, qui met en place un certain nombre de réformes : selon l'expression de Jean-Pierre Richard, l'École normale fait bien alors figure d'îlot de tranquillité à l'ombre de l'occupation allemande.

Toutefois, dès ces années, les évolutions de la guerre ne sont pas sans conséquence : j'ai ainsi tenté de reconstituer et d'analyser les opinions des élèves présents à l'École, les premiers engagements, comme la situation des différentes catégories d'élèves restés, pour des raisons diverses, éloignés d'elle. Les normaliens et les candidats visés par le statut des juifs sont évoqués dans cette deuxième partie.

L'instauration du STO au mois de février 1943 provoque une véritable rupture, menaçant la majorité des élèves et accélérant l'entrée en résistance d'un nombre significatif d'entre eux. L'impact de la guerre sur le fonctionnement de l'École se fait de plus en plus pesant, pour aboutir à la déportation du directeur adjoint et du secrétaire général quelques jours avant la libération de Paris. La troisième partie de cet ouvrage est donc consacrée aux 18 mois qui séparent la mise en place du STO de la Libération.

Enfin, entre l'automne 1944 et l'automne 1946, l'École normale supérieure reste marquée par la fin de la Seconde Guerre mondiale et le souvenir de l'Occupation : j'ai fourni un aperçu de ces deux années en guise d'épilogue.

À travers la succession des étapes de ce récit, j'aimerais donner à voir et à comprendre au lecteur une sorte de crescendo dramatique. Car cette histoire est bien celle d'une institution et d'une communauté humaine peu à peu rattrapées par des événements tragiques auxquels certains ont cru pouvoir échapper<sup>1</sup>.

---

1. Je remercie Gisèle Sapiro, Emmanuelle Loyer, Jean-François Muracciole et Marc-Olivier Baruch d'avoir accepté de relire le texte de cet ouvrage.